

DE PERNOD A PERNAUT

J'ai jamais craché sur un bon Ricard, par contre j'ai toujours trouvé que Jean-Pierre Pernaut était un gros con : ces deux faits, sans lien en apparence, sont à l'origine du triste épisode qui a failli clore ma carrière journalistique par une inculpation pour meurtre, quinze ans de taule et la perte du peu d'amour propre qui me reste dans les douches. Bref, nous étions au mois de mai, un dimanche, le 10 je crois mais ça n'a pas d'importance : mon boss le gros Robert vivait toujours chez moi¹ et, sur le coup des 11h du mat', alors qu'on avait déjà attaqué l'apéro depuis une demi-heure en regardant *Auto-Moto*, il me sort d'un coup :

— Didier, ça te gêne si ma mère vient ?

— Ta mère ?

— Oui, tu sais, elle en est à la quatrième rechute de son cancer et j'ai pas osé lui dire que Maryse m'avait largué.

— Elle croit que t'habites encore là-bas ?

— Non, j'ai dit que j'habitais chez toi provisoirement.

— Et pour quelles raisons t'habiterais ici si ta femme t'avait pas foutu dehors ?

— Ben, justement : j'ai dit que t'étais dépressif et que t'avais besoin de quelqu'un pour te remonter le moral et t'empêcher de te jeter par la fenêtre.

— Génial. Mais quand tu dis qu'elle vient, tu veux dire en ville ?

— Non, ici, chez nous, enfin chez toi. Je te dédommagerai bien entendu et c'est moi qui ferai la popote.

— Ecoute, Robert, c'est pas une question de fric ni de popote. Ca devait être provisoire et ça fait trois semaines que t'es là.

— Sans déconner ? Déjà trois semaines ? J'ai pas vu le temps passer.

— Tu devrais te chercher un truc, j'sais pas, un meublé.

— J'ai encore bon espoir de recoller les morceaux avec Maryse, tu sais 34 ans de vie commune, ça laisse des traces... Puis je vois pas au nom de quoi elle continuerait à profiter d'un pavillon de 120 mètres carré avec jardinnet pendant que moi j'irai m'enterrer dans une chambre de bonne insalubre avec chiottes sur le pallier.

— Toi, t'es un vrai romantique. Au fait, ça en est où avec ta femme de ménage² ?

— La négresse, Adélaïde ? Elle est toujours expulsable.

¹ Voir Episode 3, *Didier retourne à la fac*.

² Idem.

— Qu'est ce que tu vas faire ?

— Rien, qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— Ben j'en sais rein, tu pourrais essayer de l'aider, après tout t'as des relations haut placées, non ?

— Le dentiste de Sarko ? Il est mort ce con, lundi dernier.

— Merde, ta sœur est veuve alors ?

— Non, en fait c'était pas vraiment mon beauf au sens strict, disons que c'était le beauf du mari de ma sœur, mais pour simplifier je dis à tout le monde que c'est mon beauf, et puis ça impressionne plus.

— Du coup tu peux rien faire ?

— Tu sais ce qu'elle voulait cette conne ? Que je divorce avec Maryse, que je l'épouse et que je reconnaisse le gniard, comme ça elle pourrait avoir la nationalité.

— C'est pas con, ça réglerait tout.

— Didier, t'as une araignée dans la tourte ou quoi ? Tu me vois officialiser ma relation avec cette pauvre Nigériane ? Tout le monde se foutrait de ma gueule au bureau. Puis je crois qu'elle m'a utilisé, ça faisait des semaines qu'elle m'allumait.

— Elle t'allumait ? Avec sa serpillière, ses gants et son seau ?

— Ben, oui, il me semble bien qu'elle m'allumait, enfin j'en sais rien.

— Pour en revenir à ta mère...

— Elle va en cure à Vichy comme chaque année en hommage au maréchal et elle s'arrête ici, ça sera que pour un soir et une nuit.

— Tu me vires de chez moi ?

— Non, il faut que tu restes et que tu fasses le dépressif, et surtout que tu dises rien sur Maryse et Adélaïde.

— Putain, Robert, tu charries, j'ai l'air d'une nounou pour vieille ?

— Eh, parle pas de ma mère comme ça, Didier, y a des limites, en plus elle fait jeune pour son âge, tu verras, elle est encore drôlement en forme pour ses 83 ans. Demande-moi ce que tu veux en échange.

— Je veux faire un sujet sur le J.T. de Pernaut, une semaine en immersion totale, dis-je totalement cuit au Pernod, cette analogie phonétique expliquant sans doute l'énorme connerie que je venais de sortir alors que commençait à peine *Téléfoot*, à moins que ce ne soit la souvenance du rêve étrange que j'avais fait dans la nuit, nous y reviendrons.

— Adjugé. Mais vu que mon faux beauf est en train de se faire bouffer par les asticots, j'peux pas t'aider à entrer à TF1, tu te démerdes.

— T'inquiète pas pour ça : je connais la DRH, une nympho avec qui je sortais à la fac.

— La rouquine qui était championne de handball universitaire et qui te portait sur son dos ?

— Non, une autre, celle-là elle est brune et à part la baise, le sport c'est pas son truc si j'me souviens bien.

— C'est réglé alors ?

— J'vais passer quelques coups de fil et ça devrait l'faire.

Le lendemain, il était pas encore 8h que je regrettais déjà amèrement cette vaste mascarade. Si la soirée du dimanche avec Mireille, la mère de Robert, avait été longue — je serai désormais incollable sur tous les effets indésirables de la chimio —, la nuit qui avait suivi avait été une des pires de ma vie : j'avais dû résister aux assauts de ce succube en combinaison Damart. Il n'était pas vraiment dans mes habitudes de prendre des pincettes avec les femmes qui ne m'attiraient pas mais avec Mireille, j'étais un peu gêné aux entournures : certes, elle avait trois fois l'âge des femmes avec qui je sortais d'habitude mais je découvrais à quel point il est délicat de décliner les avances de la mère veuve cancéreuse de son patron. Dans la cuisine au petit déj', alors que la vieille carne ronflait comme une locomotive sur mon lit, je m'en ouvrais à Robert :

— Elle voulait te remonter le moral vu qu t'es censé être dépressif.

— Me remonter le moral ? Robert, je veux pas te choquer, c'est ta mère, mais elle est rentrée dans ma chambre et elle s'est foutue à poil avant de me rejoindre dans le lit.

— Je comprends pas, ça doit être un quiproquo.

— Ouais, ben, quiproquo ou pas, moi je file avant qu'elle se lève.

— Didier, dis-moi qu'il s'est rien passé avec maman !

— Si elle te dit le contraire c'est qu'en plus elle est mytho : notre seul contact physique a été quand j'ai dû l'assommer avec le pied de la lampe pour la calmer.

— T'as assommé maman ? Tu lui as pas fait mal au moins ?

— Mais non, elle va très bien, allez j'y vais : je commence mon stage d'une semaine aujourd'hui.

— Ton stage ?

— A TF1, je rentre comme stagiaire pour infiltrer la rédaction du journal de Pernaut.

— Et c'est quoi ton but au juste ?

— J'en sais rien : j'ai fait un rêve où je parlais avec Laurence Ferrari et Jean-Pierre Pernaut à la cantine de TF1 devant une quiche.

— Une quiche ?

— Oui, une quiche, ça doit sûrement avoir un sens pour les psy.

— Et elle était bonne ?

— Qui ?

— La quiche.

— Ouais, mais moins que Laurence Ferrari.

— T'as rien trouvé de mieux que faire un stage à TF1 pour draguer Lolo Ferrari ?

— Non, y a pas que ça : je veux enquêter sur le cas Pernaut, ce type m'intrigue, c'est pas possible qu'il soit aussi con qu'il en a l'air. Je veux percer l'énigme Pernaut.

— Y pas d'énigme Pernaut, Didier, tu délirés à plein tube.

— Un type qui fait autant d'audimat depuis autant d'années mérite le respect, et même l'admiration, on devrait en prendre de la graine, tu m'avais pas dit que les ventes du journal avaient baissé de 54 % ?

— Bon, ben vas-y, moi je garde la baraque. Au fait elle est célibataire ta voisine ?

— Laquelle ? Madame Kerthon au premier ?

— Non, elle je sais que c'est une prostituée, je te parle de celle d'en face, la blonde.

— La fille Jouffer ? Robert, elle a 17 ans et en plus elle est handicapée mentale ! Et puis, d'où tu tiens que Madame Kherton est une pute ? Elle est affiliée MODEM au conseil municipal.

— Et alors ? Je vois pas le rapport, c'est pas incompatible. C'est peut-être même corollaire.

— Si tu veux, dis-je pour écouter une conversation sans le moindre intérêt. Et tu me feras le plaisir de faire un petit rangement pendant que je serai parti.

— Pas de problème, le train de maman est à 11h 34, elle aura le temps de passer l'aspirateur.

— Robert ?

— Quoi ?

— T'es un sale type, tu le sais ça ?

— Et fais gaffe comment tu parles à ton patron : oublie pas que c'est la crise alors si tu veux pas être pigiste à « Métro », mets-la en veilleuse.

Neuf heures à peine passées et j'arrivais tout fiérot aux locaux de TF1, une immense tour bling-bling qui avait dû coûter un max de pognon. Après avoir failli me faire écraser sur le parking par le 4x4 de Nicolas Hulot, j'allais voir la seule personne que je connaissais et grâce à qui j'avais eu ce stage : Nathalie, mon ex nympho — elle m'avait largué pour un prof de paléontologie dont c'était la dernière année avant la retraite la veille de mes exams que je ferais lamentablement, m'obligeant à tripler ma deuxième année et à sortir avec une spécialiste des folles mystiques qui l'était elle-même un peu. Je découvrais un rien horrifié son bureau décoré de casques de chantier Bouygues, de photos géantes dédicacées de Sarkozy, de posters de Carla en petite tenue — ça, c'était plus mon esthétique —, j'eus même la nausée devant la compil de la Star'ac posée sur un coin du bureau telle une immonde flaque de vomi. Heureusement, Nath était toujours aussi belle — enfin autant qu'on peut l'être à cet âge avancé de quarante-quatre ans.

— Salut Didier, ça va ? T'oublies pas ce que tu me dois surtout.

— Non, non, j'oublie pas.

J'avais dû lui promettre de me plier à tous ses caprices sexuels pendant une nuit entière pour avoir ce stage : c'était pas un gros sacrifice vu qu'elle était drôlement bien conservée mais je me demandais jusqu'où elle avait monté le curseur depuis ses années de fac où elle était déjà très branchée S.M.

— Nath', tu crois qu'on va me faire faire quoi ?

— J'en sais rien, ce que font tous les stagiaires : café, photocopies, achats de sandwichs et plus si affinité.

— Je vais pouvoir le voir Jean-Pierre ?

— Jean-Pierre qui ?

— Pernaut pardi.

— Oh, lui ? Tu sais, il arrive à 12h45, juste le temps de faire un raccord maquillage et d'avalier un café et puis avant 14h il a foutu le camp une fois qu'il a engueulé un ou deux sous-fifres qui ont mal chronométré les sujets ou qui lui ont refilé une bouteille d'eau tiède.

— Il a refusé tes avances, c'est ça ?

— Moi ? Coucher avec Pernaut ? Et pourquoi pas avec Xavier Bertrand ?! Attends, j'suis nympho mais pas à ce point, Didier, je me sens insultée.

— Pardon, Nath mais je te trouve un peu dure avec lui, ça a l'air d'être un chic type.

— T'as qu'à croire : ce mec est la pire ordure que je connaisse, et pourtant j'ai bossé 16 ans pour Delarue, c'est dire. Enfin, tu verras par toi-même, s'il daigne t'adresser la parole parce qu'il déteste les stagiaires, surtout les mecs, le dernier est resté à la rédaction six mois, sans être payé soit dit en passant, et il lui a parlé que le dernier jour pour l'envoyer chez le teinturier avec la veste sur laquelle il venait de vomir ses tripes à la provençale périmées.

— Et Ferrari et toi, vous êtes copines ?

— Plutôt crever !

— T'es jalouse parce qu'elle est mieux que toi.

— Tu l'as pas vu au naturel : sans maquillage et piquê de collagène elle a l'air d'avoir cent ans. Puis c'est une drôle de cinglée, elle fait tout pour éliminer Claire Chazal, la semaine dernière un vigile l'a surprise en train de placer une bonbonne de gaz et un détonateur sous sa Mercedes.

— Elle présentait le journal hier, Claire, dis-je comme si je la connaissais.

— Elle en rame pas une celle-là : elle se pointe à 10h30 tous les dimanches, regarde les assistants prendre leur petit déj' au Nutella, passe trois quarts d'heure au maquillage, se recoiffe elle-même avec sa glace cinq minutes avant le JT, zappe le débrief' avec la rédaction pour aller direct à la cantine où elle prend jamais de fromage, clope sur la terrasse jusqu'à 15h puis pionce jusqu'à 20h dans son bureau. Une vraie épave, la vieille.

— Et Roselmack ? Me dis pas que t'as pas couché avec, Nath, j'te connais.

— J'te mentirais pas : en effet, j'ai couché avec Harry, mais franchement c'était très décevant, surtout pour un Noir.

— Harry n'est pas un ami qui te veut du bien alors ?

— Toujours aussi drôle, Didier, je crois que c'est ce que je préférerais chez toi.

— T'es avec qui alors en ce moment ? Me dis pas que t'es célibataire ?

— J'ai une relation torride depuis trois mois et demi avec un type à la tignasse sauvage qui fait la pluie et le beau temps sur la chaîne.

— Nonce Paolini ?

— Mais non, Sébastien Folin. Enfin moi dans l'intimité je l'appelle Mowgli, c'est un super bon coup, pourtant j'aurais jamais cru tu vois, comme quoi faut pas se fier aux apparences. Quand il me dit des obscénités en créole, ça me fait un effet, tu peux pas savoir. En plus, il est loin d'être con, je veux dire pour un animateur télé : tu sais qu'il a encore gagné

le concours des présentateurs de TF1, bon d'accord son principal adversaire c'était Castaldi mais quand même. Oh, tiens, voilà Mimi.

— Mimie Mathy? Où ça ? Je la vois pas, dis-je en scrutant la moquette.

— Mais non, Michel Izard, un des rares mecs bien ici, un genre d'agneau au milieu des requins, c'est dingue qu'ils l'aient pas encore bouffé tout cru.

— J'suis pas sûr que les requins boulootent des agneaux.

— Ca va, Didier, Pivot c'est sur une autre chaîne, ok ? Commence pas à me contredire, sinon je vais te mener la vie dure, je peux être méchante quand je veux.

— Tu disais quoi ? Il est sympa Michel Izard ? C'est celui qui parle avec un accent à couper au couteau et qui se fait payer des voyages à Papeete aux frais de la rédac' ?

— Attends, Michel c'est un poète, tu sais, l'année où Lalanne a eu le prix de poésie Virgin Mégastore, Michel était juste derrière, presque ex æquo.

— Impressionnant.

— Te moque pas.

— Nath, tu serais pas un peu amoureuse de Mimi ?

— J'avais oublié que t'étais aussi lourd Didier, et pourtant j'ai donné en gros lourdingues pas drôles, j'ai bossé deux ans avec Cauet.

Michel Izard — 1m65, des petites lunettes, des cheveux bruns et des bouclettes dans les yeux — me fit tout de suite irrésistiblement penser à Croquette, le saint-bernard que j'avais enfant : leurs regards à la fois vides et bienveillants reflétaient cette même confiance inébranlable dans la vie et l'être humain. Alors que j'étais troublé par l'envie de lui caresser la tête — moi qui avais toujours été un hétéro pur et dur —, il dit joyeusement :

— Salut les amis, comment va ? Oh, un nouveau. Enchanté, tu es qui ?

— Je suis Didier, je suis en stage ici pour une semaine.

— C'est bien, c'est bien. Nath t'a fait visiter la maison ?

— Euh, à vrai dire, il vient d'arriver et je...

— T'occupe Nath, je m'en charge, au fait très jolie ta nouvelle jupe, ça va bien avec tes yeux.

Je quittais le bureau de Nathalie, rouge comme une pivoine — elle qui aimait tant jouer les froides dominatrices —, et suivait Michel qui était en effet le mec sympa, la bonne patte, le brave type, la poire, le gogo, le simplet, l'endive, la tache, limite trop bon trop con.

— T'es sûr que ça t'ennuie pas, je veux dire, t'as certainement du travail.

— Tu parleeees, Charleeeees³ : il fait beau et c'est le printemps, les oiseaux chantent, entends-tu l'ami ce rouge-gorge qui appelle sa femelle, aloreees, j'ai tout mon temps pour une petite baladeeee. Mon prochain reportage est prévu pour dans six mois en Australie, en attendant j'ai rien à faire à part bouquiner les guides touristiques. Entre nous, béni soit celui qui a inventé le Sudoku.

— Et il est sympa Jean-Pierre ?

— Jean-Pierre qui ?

— Pernaut.

— Ah, lui ? J'aime pas dire du mal des gens mais disons qu'il a son petit caractère le Jean-Pierre, il est soupe au lait tu sais, c'est un gars du Nord, un ch'ti et depuis qu'il s'est fait piquer sa femme par un play-boy monégasque, il l'a mauvaise.

— C'était vrai alors l'histoire avec Ducruet ?

— Oh, moi je n'en sais rien, je me mêle pas, chacun fait ce qu'il veut. En tout cas, il pourrait participer au concours d'insultes régionalistes : il aurait de bonneeees chanceeees deee gagner.

Le reste de la matinée se passa sans accroc et sans que je fasse grand-chose à vrai dire, hormis écouter Michel me raconter son enfance dans une petite bourgade ensoleillée du Val-de-Marne, son écoute névrotique et masturbatoire des disques de Jean Ferrat, Léo Ferré et Nougaro entre l'âge de 9 et 18 ans, sa découverte de la disco, les soirées endiablées à danser sur Boney M en pantalon moule-bite et coupe afro dans les soirées cocaïnées d'Eddy Barclay, puis la maturité, la sagesse, la rencontre avec Nicole et ses trois gosses — lui disaient les « pitchounets ». Je lui demandais comment il était rentré à TF1 et sa réponse me laissa pantois : il avait quitté son poste de journaliste politique dans un journal d'extrême droite (lui préférait dire « droite corsée ») suite à un pari avec des amis la veille de ses 30 ans et s'était fait engager par TF1 dans la foulée. Bien sûr, il avait aussi ses casseroles : deux ans de *Combien ça coûte*, trois de *Sans aucun doute* et même l'écriture de lancements pseudo-humoristiques pour Arthur. Du coup, je me laissais aller moi aussi aux confidences, aidé peut-être par le double whisky/cacahouètes que nous prîmes au bar de TF1 tenu par le sosie black d'Isaac dans *La Croisière s'amuse* : mes piges à Rustica, le scandale de Villeneuve-les-

³ Pour ceux qui ne seraient pas familiers du J.T. de Pernaut, Michel Izard est un journaliste qui parle comme Nougaro (d'où les *e* en fin de mot pour rendre son accent) qui a des accès de lyrisme intempestifs face aux merveilles de la nature et à l'humanité des gens simples. Il fait environ trois séries de reportages par an (sur Tahiti ou la Nouvelle-Zélande) qui passent vers la fin du J.T.

Bouilloux, et même ma courte transformation en femme dans le couvent de l'horreur⁴. Alors qu'il me montrait ses photos de la communion de la petite dernière en l'église de Saint-Nicolas du Chardonnay, des cris de babouins retentirent dans le couloir :

— Raclures de chiottes, enculés notoires, bande de crétins des Alpes, gang de sous-merdes d'inadaptés du 93, toi t'es virée espèce de cagole marseillaise ! J'appelle Nico et t'es virée dans la journée, pouffiasse, en plus il m'a dit que Carla aimait pas ta gueule, tu t'habilles comme un sac et tu sens le canard WC.

— Ah, je crois que Jean-Pierre est là, dit doucement Michel Izard.

L'homme était redoutable et ordurier, plus que je ne l'avais imaginé ; en le voyant, je songeais que j'avais du bol d'avoir Robert pour patron, même s'il squattait chez moi, qu'il était très con et qu'il pensait sans doute que je l'étais encore plus que lui.

— Il est où le trouduc avec qui t'as fait le dernier sujet de vendredi, beugla Jean-Pierre à la fille, celui que vous avez tourné à deux rues d'ici en demandant aux débiles qui passaient s'ils avaient chaud alors qu'il faisait quarante degrés ?

Elle désigna mollement un barbu en sweat moche à rayures (moches aussi).

— Eh ben, Ducon, tu crois que j'avais oublié ! Vendredi j'étais pressé, j'avais un golf avec le fils Sarkozy, mais à moi on me la fait pas, on le baise pas, le Jean-Pierre ! C'était quoi ce bougnoul que t'as fait parler dans ce putain de sujet sur la hausse des températures ?!

— Lequel ?

— Te fous pas de ma gueule ! Ca fait dix ans que je vous le répète : pas de Mohamed ni de Fatima dans mon journal, du Philippe, du Jean-Marie, de la Clothilde, de la Jacqueline, du Didier à la rigueur, mais jamais de Mustapha, merde ! On est en Arabie, à Négroland ou en France, putain ?!

— Moi je m'appelle Didier, dis-je en espérant marquer des points auprès du fameux journaliste du 13h.

— Quoi ? Qu'est-ce tu racontes ? On t'a sonné, sac à merde ! C'est qui ce con ? Me dites pas, je m'en branle.

— C'est toi le stagiaire ? Mais t'as quel âge ? m'interrogea un inconnu (l'assistant personnel de J-P) à l'amabilité de pitbull énervé dopé pour un combat clandestin en sous-sol.

— Euh oui, c'est moi, j'ai qua...

⁴ Voir Episode 1 et 2, *Trois jours à Villeneuve-les-Bouilloux* et *Un homme au couvent*.

— On s'en fout : va lui chercher un café noir avec beaucoup de sucre, une madeleine aux œufs frais et une tablette de Milka croustillant, dépêche-toi et surtout te goure pas, le dernier qui s'est trompé il lui a pété le nez. Et c'était une femme enceinte handicapée.

Je courus comme un dératé dans les couloirs de TF1 et finit par trouver un distributeur : je tâtonnais pour le chocolat Milka : certes celui au riz était croustillant mais celui aux noisettes aussi était croustillant si l'on se fiait à l'emballage. Dans le doute je décidais de prendre les deux mais je manquais de monnaie et me mis à aborder tous les gens qui passaient dans le hall pour récupérer la précieuse pièce d'un euro — je vis passer nombre de ministres mais n'osais pas les aborder. C'est ainsi que je fis la rencontre de Carole Rousseau : elle me sembla tout d'abord être une chouette fille, m'offrant un euro avec un grand sourire de call girl, puis tremblant comme j'étais, je fis tomber la pièce et quand je me baissais pour la ramasser, elle m'écrasa la main avec son talon aiguille. Enfin de retour, quand je tendis à Jean-Pierre ses provisions malgré ma main en sang, il ne leva même pas les yeux sur moi — pas plus qu'il ne me remercia.

— Mission accomplie, t'as mis une minute de trop mais ça passe, me félicita celui qui m'avait donné l'ordre de ravitaillement, chrono en main. Viens avec moi au courrier, dit-il en s'élançant dans un couloir, la fille qui s'en occupe est en arrêt maladie, tu vas prendre sa place.

— C'est la fille enceinte à qui Pernaut a pété le nez ? dis-je en trotinant pour le suivre.

— Pas du tout. A ma connaissance elle est pas enceinte, quoi que c'est vrai qu'elle a pas mal grossi, moi je mettais ça sur le compte des Snickers glacés mais je me trompais peut-être, en tout cas son nez n'a rien de spécial, même si à sa place je m'en payerais un plus petit.

— Et elle est handicapée aussi ?

— J'en sais rien, pas plus que la moyenne.

— Qu'est ce qu'elle a alors ?

— Anthrax.

— Quoi ? C'est une blague ?

— Non, on est régulièrement la cible d'un groupe anarcho-autonome qui prétend qu'on est à la solde, ils disent « à la botte », d'un « gouvernement ultra-capitaliste ». Il leur arrive aussi de dire « état policier », « fascisant », « liberticide » et « connards de droite ».

— Et ils vous envoient de l'anthrax ?

— Les pieds nickelés ardéchois ? Non, mais faut bien qu'on fasse quelque chose, sinon c'est l'escalade : on bidonne les expertises et on leur envoie la DGST, les RG et la

PQR. Ah ils font moins les malins les gars au gniouf, y'en a plus un pour réciter du Marx ou du Bourdieu, c'est moi qui te le dis, ils chialent comme des gamines leucémiques dont le chat a été écrasé par un 38 tonnes sous leur nez. Bref, en fait Machine elle a rien et c'est un arrêt maladie de complaisance mais du coup c'est toi qui va te taper le sale boulot.

— C'est quoi comme genre de courrier ?

— De tout, tu vas voir, les trois quarts ont vocation à aller à la poubelle.

— Et comment je sais ce qu'il faut garder et ce qu'il faut jeter ?

Il prit la première lettre du premier gros sac de la Poste et l'ouvrit :

— Exemple : les lettres d'amour désespérées de Madame Michon pour Poivre, c'est poubelle parce que 1) Il bosse plus ici et 2) Elle a 67 ans et habite Sucy en Brie.

— Je vois, si c'est une Parisienne de 25 ans qui écrit des bouquins de cul, je mets de côté.

— Exactement, je vois que tu comprends vite. En plus c'est un cas un peu particulier Poivre, il paye pour ce genre de messages, surtout quand y a la photo de la nana, et en général y a la photo. Bon, je te laisse, je dois aller chercher la came de Dechavanne.

— Dechavanne se drogue ? dis-je choqué, autant que lorsque j'avais appris que Rama Yade était obèse et qu'elle mettait une triple gaine en kevlar pour avoir l'air svelte à la télé.

— Attends, comment tu crois qu'il pourrait faire sinon ? Entre la *Roue de la Fortune* et Patrice Carmouze, je peux te dire que tout le monde aurait besoin d'un remontant à sa place. Il a déjà du mérite d'être opérationnel avec de si petites doses. Tu verrais le budget dope de Carole Rousseau, c'est deux fois le PIB de l'Ouganda.

— C'est pour ça qu'elle est si méchante ?

— Tu l'as déjà croisée ? Non, elle était comme ça avant, c'est sa nature, elle est méchante comme d'autres ont les yeux bleus, les cheveux bouclés, une verrue sur le front, un bec de lièvre, une...

— Je crois que j'ai compris.

Je passais une bonne partie de l'après-midi à trier le courrier : 289 lettres d'insultes ou de menace, 3 déclarations d'amour à Pernaut — dont une d'un agriculteur à la retraite de la vallée de la Beauce l'invitant à venir goûter ses fromages de brebis —, 587 lettres pour Laurent Delahousse (apparemment, de nombreuses admiratrices pré-pubères n'avaient pas remarqué le logo de France 2, éblouies qu'elles étaient par la plastique irréprochable et la

mèche blonde rebelle du jeune journaliste-animateur le plus sexy du P.A.F⁵), et une lettre qui m'intrigua. Adressée à Pernaut, elle venait d'une coopérative vinicole de Gironde qui promettait « d'envoyer sous huitaine les trente bouteilles comme tous les ans, dès que le reportage serait diffusé dans le journal de 13h ». J'en restais sur le cul : la drogue, les coups bas, les coucheries soit, c'était pareil à Rustica, mais que J.P.P. soit au cœur de filouteries de la sorte, c'en était trop, je ne pouvais y croire, il devait s'agir d'un terrible malentendu, je devais en parler à Nath mais ne parvint pas à lui mettre la main dessus de tout l'après-midi. Quand je me décidais à aller dans son bureau, elle était partie et je laissais la lettre, ainsi qu'un mot expliquant mes soupçons, sous un presse-papiers très laid qui ressemblait à un buste de Marianne réalisé d'après la tronche d'Ingrid Chauvin.

Vers 19h, alors que j'entrais aux toilettes, je croisais Pernaut, remontant sa braguette, qui m'apostropha comme si on était les meilleurs amis du monde :

— Ce soir c'est la soirée Beaujolais/fléchettes. En général c'est un stagiaire qui fait la cible, alors vu que t'es stagiaire...

— C'est une blague ?

— Oui, j'ai beaucoup d'humour, j'adore rigoler, comme Jean-François.

— Jean-François ?

— Jean-François Copé, on est cul et chemise, enfin moi je fais la chemise.

— Très drôle.

— N'en fais pas trop, stagiaire : contente-toi de te pointer à 21 heures avec des bières fraîches, des Curly et du saucisson à l'ail.

— Des bières ? Mais je croyais que c'était une soirée Beaujolais ?

— On attaque à la bière et on se finit au Beaujolais : t'as beaucoup de choses à apprendre, petit, tu restes combien de temps ?

— Une semaine, mais je suis pas petit, j'ai qua...

— On s'en fout, pointe-toi à l'heure avec tout ce que je t'ai dit.

— Et c'est où ?

— Ici, dans les sous-sols de TF1. Tu verras, c'est la caverne d'Ali Baba, enfin une caverne de bons Français j'veux dire, mais avec plein de trucs dedans.

Le soir même, je me pointais à la porte de la cave avec ce que m'avait demandé le chef. La caverne d'Ali Baba contenait tout ce que Pernaut avait reçu en échange de services

⁵ Pour les fans de Laurent Delahousse, voir *Pétage de Plon* dans les *HISTOIRES ATROCES*.

rendus (c'est à dire de reportages publicitaires dans son JT) : des milliers de conserves de foie gras, de tripes, de cassoulet, de coq au vin et de choucroutes du terroir, des centaines de bouteilles de vin provenant de tous les cépages, des paniers en osier de toutes tailles, des sabots de toutes pointures et d'authentiques cloches de vaches à ne plus savoir qu'en foutre.

— Prends ce que tu veux, c'est cadeau ! dit Pernaut dans un élan de générosité dont il était peu coutumier.

Vers minuit, la plupart des convives étaient partis et il ne restait plus que J.P.P., Mimi et moi. Michel Izard, passablement éméché, s'écroula sur une banquette vers les deux heures du mat' en plein milieu d'une chanson de Michel Delpech (c'est un des derniers souvenirs qu'il me restera de lui). Puis, je m'écroulais à mon tour sur une chaise pliante, une fléchette à la main et un verre de Beaujolais dans l'autre. Quand je me réveillais, J.P.P. pleurait comme une madeleine (aux œufs frais bien sûr) sur le corps sans vie de Mimi. Mon sens de l'observation et de la déduction — et aussi le fait qu'il avait la tête transpercée de fléchettes — me firent tout de suite comprendre la situation : J.P.P. avait voulu chahuter Mimi, lequel, pochetrone au dernier degré, s'était laissé transpercer tel un Saint Sébastien de bas étage. Pernaut confirma mes doutes. A son réveil, Mimi avait accepté de servir de cible vivante pour rigoler. Jean-Pierre l'avait d'abord touché entre les deux yeux puis, une fléchette entraînant une autre, le malheureux Michel Izard s'était vite retrouvé percé de toutes parts, pissant le sang comme un lavabo fuyant des antichambres de l'enfer. Après Jean-Pierre était allé couler un bronze et s'était endormi aux chiottes. A son retour, Michel Izard ne bougeait plus et baignait dans son sang ; il avait essayé de la ranimer mais en vain — en tout cas telle était sa version.

— Merde, Didier, on va faire quoi de lui ? Il est mort ?

— S'il l'est pas, c'est bien imité. On peut pas le laisser là de toute façon.

— T'as raison, faut qu'on s'en débarrasse.

— Maintenant ?

— Y'a cinq minutes, on va s'envoyer un calva dans le gosier avant.

Pendant toute la nuit, le journaliste régionaliste réac préféré des Français réacs de région me raconta toute sa vie de merde, y compris son aventure avec une nageuse est-allemande contre laquelle il avait dû porter plainte un soir des années 80 quand elle lui avait foutu une trempe d'anthologie, le laissant inconscient sur le carrelage de la salle de bain. Il m'avoua même que l'idée des messages subliminaux aux heures de grande écoute — pendant le journal, les pubs ou les émissions pourries de Flavie Flament, ses « bébés » attardés et

difformes —, c'était son idée à lui et que pour le remercier Nicolas lui avait proposé un nouveau ministère, celui de l'information de masse, mais il avait décliné par peur de manquer de temps pour sa vie de famille et ses vacances aux Maldives avec sa femme à tête de fouine et ses gosses quasi débiles.

Vers les 6h30 du matin, nous étions pétés comme des coings et le cadavre transpercé de Michel Izard était encore plus raide que nous. Ne sachant vers qui me tourner, j'envoyais un S.M.S. incohérent à Robert : « Mimi DCD (fléchettes), ramène cassoulet, à + ». Pernaut était formel : personne ne l'avait jamais vu dans les locaux de TF1 le matin, il devait donc se barrer fissa avant qu'on ne le remarque. La meilleure solution nous sembla de dégager le corps illico, en évacuant ce pauvre Mimi vers la sortie la plus proche.

— Et on fait quoi après ? On le jète aux poubelles, on le fout à la Seine ? dis-je paniqué.

— On verra plus tard, me répondit Jean-Pierre d'une voix pâteuse, son manque chronique d'imagination dans la dissimulation d'un cadavre me paraissant autant dû à une absence certaine de pratique qu'au fait que nous avions bu comme des trous.

Nous nous retrouvâmes rapidement à déambuler dans les dédales de couloirs de la chaîne, moi derrière et lui devant, comme le petit cheval blanc, tenant chacun un bout de tapis persan de Carpentras qui, tel un filet de hareng dans un rollmops géant, entourait ce gros cornichon de Mimi qui marinait en compagnie d'une vingtaine d'andouillettes de Nancy.

— Jean-Pierre, t'es sûr que c'était une bonne idée les andouillettes ?

— Bien sûr, la panse de porc boyauté ça masque l'odeur de la viande froide, c'est un truc bien connu. T'en fais pas, dans cinq minutes on est sortis et y'aura plus de problèmes.

Une demi-heure après, j'avais mal aux bras, à la tête et aux sinus : dans le hall parsemé de plantes vertes, la grille verrouillée en raison de l'heure matinale nous avait contraints à emprunter la sortie de secours que nous ne parvenions pas à trouver, du fait de nos taux d'alcoolémie effarants. Jean-Pierre n'avait aucun sens de l'orientation et ne venait jamais dans les locaux sauf de 12h55 à 13h40 du lundi au vendredi, si bien que nous tournions en rond — des bureaux bordéliques pleins de papiers et d'ordis à la régie neuve de 200 m² aux tables amovibles avec sa vue de Paris en fond tournée en temps réel, de la salle de conférence à celle de frappe, de celle de visionnage au bureau du rédac' chef Germain Bégonia, du bureau du directeur de l'information Jean-Claude Dossier à celui de Claire Chazal, où s'étaient négligemment des photos d'elle avec tout le gouvernement et les plus grands patrons français, des sucrettes en veux-tu en voilà et une dizaine de crèmes anti-âge expérimentales n'ayant été

testée que sur des souris valétudinaires. J'étais au bord de défaillir, et Jean-Pierre m'agonissait d'insultes un peu plus chaque minute passée avec notre tapis à l'andouillette façon fajita fourrée au refroidi. Finalement, un sursaut de lucidité permit à J.P.P. de trouver la sortie : nous arrivions en lousdé sur le parking désert, trop contents de n'avoir croisé personne jusque-là.

— Bon, elle est où ta caisse ? me demanda Jean-Pierre.

— Ben j'en ai pas, je suis venu en taxi, j'ai dû la laisser à Robert qui vit chez moi et...

— T'es pédé, comme Hugues Aufray ?

— Non, Robert c'est mon patron, en ce moment il est chez moi suite à une mésentente conjugale mais c'est temporaire. Par contre t'es sûr pour Hugues Aufray ?

— Faut qu'on trouve une autre bagnole.

— Et la tienne ?

— J'vais pas foutre un cadavre qui pue la cochonnaille dans mon Laguna ! Tiens, y'a le 4x4 du gauchiste hippie, ça fera l'affaire, dit Pernaut en se dirigeant vers la voiture de Nicolas Hulot.

— T'as les clés ?

— Elles sont sur le contact, ce blaireau fait du « covoiturage citoyen », n'importe qui peut se servir de sa caisse à condition de se déplacer à plusieurs.

J'étais trop fatigué pour disserter de la pertinence du covoiturage en 4x4 dans le cadre de la lutte pour la défense de l'environnement — et d'ailleurs je m'en tapais copieux. Nous chargions le corps de Mimi à l'arrière du 4x4 de ce con de Hulot quand un évènement impromptu interrompit notre basse besogne : il était 7h22 à ma montre Swatch quand du portable de Pernaut émana un insupportable chant corse.

— Quoi, qu'est-ce qui y'a ? éructa-t-il avec sa sympathie habituelle.

— C'est moi, Nathalie, dit mon ex nympho, en string dans sa salle de bain qui se posait des faux cils en appelant avec son kit mains libres. Je suis chez moi, je voulais pas t'appeler du boulot, c'est trop important. Jean-Pierre, j'ai un cas de conscience.

— Un quoi ?

— Un problème d'éthique, une atteinte à la déontologie.

— De quoi tu me parles, je comprends rien ! C'est du jargon administratif ?

— Laisse tomber, ce que je voulais te dire c'est que t'es dans de sales draps. J'ai en ma possession une pièce justificative accablante, il semblerait que tu aies touché des pots-de-vin en nature contre des sujets dans ton J.T.

— Attends, elles étaient toutes consentantes !

— Quoi ?! Non, c'est à propos du pinard que tu reçois à l'œil, tu vas avoir de sérieux ennuis, crois-moi, dit Nathalie qui avait bien trouvé la lettre et ma note sur son bureau la veille, partie s'envoyer un rail de coke aux toilettes alors que je la croyais déjà chez elle.

— Comment tu sais ça ?

— J'ai vu une lettre qui...

— C'est le stagiaire qui te l'a donnée ?

— Didier ? Non, non, pas du tout, c'est...

J.P.P. raccrocha aussi sec et se tourna vers moi d'un air mauvais :

— Ecoute, coco, on est dans la merde jusqu'au cou. Je sais pas ce que t'as raconté à cette salope de Nathalie mais va falloir rattraper le coup. J'vais couvrir tes miches dans cette histoire avec le vieux Izard mais faut que t'en fasses autant pour moi.

— Ca marche, dis-je trop content de saisir la perche que me tendait Pernaut tel un maître-nageur à la ramasse tueur de journaliste méridional à coups de fléchettes.

Le lendemain, tout était réglé : je ne sus jamais ce que Jean-Pierre avait fait du corps de Mimi, mais il ne réapparut pas. A 13h32, j'étais chez moi, avec Robert et sa mère qui tapait salement l'incruste (une histoire de train raté, de fatigue aggravée, de mal de jambes, ce genre de conneries), quand Jean-Pierre clôtura son journal d'un air grave par ces mots :

« Un drame s'est produit hier, qui nous touche particulièrement à la rédaction de ce journal : il s'agit de la disparition de notre confrère Michel Izard, un fidèle collaborateur qui n'a plus donné signe de vie depuis vingt-quatre heures. Sa famille est sous le choc, et nous espérons avoir très bientôt de ses nouvelles pour rassurer ses filles Martine, Yvonne et Gisèle qui... »

Pernaut était une ordure de première, mais un type à l'esprit relativement vif, même bourré : à peine chargé le corps de Mimi dans la tire de Hulot hier matin, il m'avait expliqué son plan redoutable pour nous éviter la prison ferme. Je devais aller voir Nath et lui dire qu'une enquête approfondie m'avait permis de trouver le véritable coupable dans l'affaire de corruption aux produits du terroir : Michel Izard avait imité la signature de Pernaut et écrit en son nom à de nombreux petits exploitants afin de leur soutirer pour des dizaines de milliers d'euros de produits bio. J'avais découvert le pot aux roses et tout dit au journaliste véreux qui avait pris la fuite : j'allais écrire un papier incendiaire à son sujet et tout dévoiler de la manigance au grand public ébahi. Nath me supplia de ne pas traîner dans la boue un de ses

plus proches collaborateurs : après bien des promesses salaces de sa part, j'acceptais de garder pour moi ce lourd secret. Je quittais TF1 dans l'après-midi et ne revis plus jamais Jean-Pierre Pernaut, si ce n'est à la télé et le moins souvent possible. Pour garder la face auprès de Robert, j'avais écrit un article sur les malversations dont s'était rendu coupable Michel Izard, entachant sans vergogne sa réputation de mec sympa tout en insinuant qu'il menait une double vie avec Harry Roselmack et avait gniards et maîtresses aux quatre coins du monde.

Reprenant une deuxième ration de choucroute, Robert reposa mon article intitulé « Quand le gentil Tintin à l'accent ensoleillé se révèle être un escroc doublé d'un sale type originaire du Val-de-Marne ».

— Didier, c'est super ce que tu racontes mais on peut pas publier ça.

— Pourquoi ? fis-je hypocritement en sachant bien que le papier finirait aux oubliettes.

— Tu sais, les histoires politiques, magouilles et compagnies, c'est génial tant que c'est pas chez nous, parce que là on peut vraiment avoir des emmerdes, TF1 c'est un lobby puissant, j'ai pas envie qu'on ait François Fion au cul.

— C'est sûr.

— Si ç'avait été un truc sur Fidel Castro ou Julien Dray, j't'aurais dit bingo, on risquait rien, mais là ça va trop loin, désolé.

— J'comprends, Robert, t'en fais pas...

— Fermez-la, laissez-moi écouter la météo de Célestin Rolin ! hurla soudain la vieille Mireille en poignardant une saucisse de sa fourchette.

A des kilomètres de là, dans une ferme de la vallée de la Beauce, un agriculteur à la retraite, producteur de fromages de brebis et amoureux de Jean-Pierre Pernaut, étouffa un rot en finissant la tripotée d'andouillettes que son journaliste préféré lui avait offert la veille en échange de la discrète mise dans sa fosse à purin d'un cadavre enroulé dans un tapis persan.